



## EUGÉNIE ET LA JOAILLERIE AVANT ET APRÈS L'EMPIRE: UNE HISTOIRE DE SENTIMENTS

EUGENIA AND JEWELRY BEFORE AND AFTER THE  
EMPIRE: A STORY OF FEELINGS

KARINE HUGUENAUD

### RESUMEN

A l'image des fastes de la France impériale, l'impératrice Eugénie n'eut de cesse d'éblouir ses contemporains en portant de splendides parures et de somptueux bijoux. Elle les choisissait parmi les Joyaux de la Couronne pour les cérémonies, les réceptions et les bals officiels, ou dans son écrin personnel pour les autres occasions. Sa collection est ainsi considérée comme l'une des plus fabuleuses du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce goût des bijoux, Eugénie le possédait dès avant son accession au trône par son mariage avec Napoléon III en 1853. Il persistera après la chute du Second Empire, recentré autour des cadeaux dynastiques et familiaux..

Palabras clave: France impériale, Napoléon III, impératrice Eugénie

ABSTRACT

Like the splendours of imperial France, Empress Eugenie never ceased to dazzle her contemporaries by wearing splendid adornments and sumptuous jewelry. She chose them from among the Crown Jewels for ceremonies, receptions and official balls, or in her personal case for other occasions. His collection is thus considered one of the most fabulous of the 19th century. This taste for jewelry, Eugenie had it before her accession to the throne by her marriage to Napoleon III in 1853. It will persist after the fall of the Second Empire, refocused around dynastic and family gifts.

Key Words: Imperial France, empress eugenia, Napoleon III



**ill.1.** *Achats de Mlle de Montijo chez Fossin en 1851 et 1852 Archives Chaumet*

A L'IMAGE DES FASTES DE LA FRANCE impériale, l'impératrice Eugénie n'eut de cesse d'éblouir ses contemporains en portant de splendides parures et de somptueux bijoux. Elle les choisissait parmi les Joyaux de la Couronne pour les cérémonies, les réceptions et les bals officiels, ou dans son écrin personnel pour les autres occasions. Sa collection est ainsi considérée comme l'une des plus fabuleuses du XIXe siècle. Ce goût des bijoux, Eugénie le possédait dès avant son accession au trône par son mariage avec Napoléon III en 1853. Il persistera après la chute du Second Empire, recentré autour des cadeaux dynastiques et familiaux.



**ill.2.** *Bracelet serpent, vers 1850 Pierre-Jules Chaise (1807-1870). Vente Christie's Londres 16 novembre 1999*

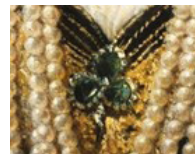
La comtesse de Montijo, mère de la future impératrice Eugénie, était elle aussi éprise de bijoux et notamment des créations du joaillier parisien Jean-Baptiste Fossin. La comtesse était une cliente fidèle de cette maison de joaillerie créée en 1780 par Marie-Etienne Nitot qui, avec son fils François-Regnault Nitot, s'était imposé comme le fournisseur attitré de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> et des impératrices Joséphine et Marie-Louise. A la chute de l'Empire en 1815, c'est le premier chef d'atelier des Nitot, Jean-Baptiste Fossin, qui reprit la direction de la Maison, bientôt secondé par son fils Jules. Les Fossin devinrent les joailliers officiels de Louis-Philippe, le dernier roi de France. Ils séduisaient une clientèle de plus en plus diversifiée et cosmopolite, celle du monde des affaires et de la finance comme

les Rothschild, des artistes et des écrivains comme Balzac ou Mérimée. Grand ami de la comtesse de Montijo, qu'il avait rencontrée en Espagne en 1830, Prosper Mérimée se rendait en personne dans la boutique des Fossin, alors sise rue de Richelieu, pour le compte de son amie. Leurs échanges épistoliers, qui se poursuivront pendant plus de 30 ans et qui témoignent de leur sincère amitié, évoquent parfois ces déplacements : " J'exécuterai demain votre commission auprès de Fossin " lui écrit-il ainsi le 4 novembre 1843<sup>1</sup>. Quelques années plus tard, décrivant une admirable agrafe antique rapportée de Naples par sa cousine, l'écrivain s'exclame : " Croyez qu'il n'y a pas de bijou chez Fossin qui vaille celui-là " !<sup>2</sup>. C'est encore Fossin qui fournit les bijoux de la corbeille de mariage de sa fille ainée, Maria-Francesca de Sales dite Paca, lorsqu'elle se maria avec le duc d'Albe en 1842<sup>3</sup>. Il semble donc naturel que la comtesse de Montijo ait entraîné sa cadette Eugénie chez son joaillier lors de leurs séjours à Paris.

Les archives de l'actuelle maison Chaumet – Chaumet est alors dirigée par Fossin -, nous renseignent fort utilement sur leurs commandes. Le livre de factures de Fossin pour 1851 et 1852 rappelle les adresses de résidence des deux femmes : au 12 place Vendôme en 1851 puis, au 20 de la même place en 1852. Les choix de la mère et de la fille durant ces deux années illustrent bien les différents courants de la joaillerie à cette époque. Pour la comtesse de Montijo, ce sont des ornements de cheveux telle une couronne de neuf fleurs de jasmi en diamants dont chaque fleur se détache ou une broche en branche de lierre qui se divise en deux pour être portée en " épingles de tête " <sup>4</sup>. Très en vogue, ces compositions naturalistes à connotations sentimentales perpétuent l'esprit du romantisme. Pour Eugénie, qui apparaît dans le livre de factures sous le nom de Mlle de Montijo (**ILL.1**), ce sont des créations influencées par l'antique comme une monture pour un bandeau grec en or poli orné de camées en corail avec devant de corsage et bracelet du " même genre ", ou encore un bracelet serpent qui mêle inspiration gréco-romaine



ill.3. Commandes des anneaux de mariage de Napoléon III et d'Eugénie, Fossin, 1853 Archives Chaumet



ill.4. Edouard-Louis Dubufe (1819-1883), Portrait de l'impératrice Eugénie, 1853, huile sur toile Musée national du palais de Compiègne

<sup>1</sup> Lettre à la comtesse de Montijo, 4 novembre 1843, *Lettres de Prosper Mérimée à Madame de Montijo* Collection Le Temps retrouvé, Mercure de France, 1995, Tome 1, p. 126.

<sup>2</sup> Lettre du 19 juin 1847, op. cit, p. 330.

<sup>3</sup> Diana SCARISBRICK, *Chaumet joaillier depuis 1780*, Paris, Alain de Gourcuff, 1995, p. 64.

<sup>4</sup> Archives Chaumet, commandes des 6 et 12 novembre 1851, Livre de factures G Janvier 1851- mai 1853, p. 246.



**ill.5.** Georges Diébolt (1816- 1861), *L'Impératrice Eugénie*, 1853, marbre Musée national du palais de Compiègne

et symbolique animalière<sup>5</sup>. Ce bracelet est décrit comme suit : “ bracelet serpent à ressorts en or mat, tête brillants, écailles tâchées d’émail rouge, demi perle au milieu de chaque tâche “. Une analogie peut être établie avec un bijou qui aurait été offert par Napoléon III à l’Impératrice Eugénie, passé en vente chez Christie’s à Londres le 16 novembre 1999 (lot 101) (**ILL.2**). Il s’agit d’un bracelet serpent signé Pierre-Jules Chaise, un bijoutier joaillier parisien connu à l’époque pour ses créations pleines de fantaisie conjuguant souplesse et élégance. Le combat de deux serpents entrelacés donne ici prétexte à un jeu de lignes sinueuses où le mouvement le dispute au volume. Tout comme dans le descriptif du bracelet fourni par Fossin, le bijou est en or et en émail de couleur pour les écailles tandis que les têtes des reptiles sont serties de diamants. Avec ce type de bracelet, Eugénie montre là un goût certain pour des bijoux-sculptures caractéristiques de leur époque.

La passion pour les perles de la future Impératrice transparait aussi dans ses commandes. Il faut dire que la réputation de la Maison Fossin en ce domaine n’était plus à faire. Sous le Premier Empire, les Nitot avaient considérablement contribué à l’enrichissement des perles de la Couronne, notamment avec la grande parure de Marie-Louise pour le diadème de laquelle ils fournirent la célèbre *Régente* ou *Napoléon*, la plus grosse perle alors connue en Europe. C’est donc chez Fossin que la future impératrice Eugénie fait transformer un collier de perles à six rangs. En octobre 1851, elle lui confie 282 perles à renfiler auxquelles s’ajoutent la fourniture de 175 perles nouvelles et la réalisation d’une agrafe de diamants<sup>6</sup>.

Mais de toutes les commandes qui précèdent le mariage, la plus émouvante est celle qui apparaît en date du 6 janvier 1853 (**ILL.3**). Commande modeste certes par la fabrication et le coût, mais ô combien symbolique puisqu’il s’agit de “ deux anneaux de mariage jonc, or uni poli dans l’un Eugénie Louis Napoléon dans l’autre Louis Napoléon Eugénie “<sup>7</sup>. Alors que d’autres splendides commandes apparaissent à la même date, deux broches d’épaules en diamants et perles ou un bracelet à cinq tours en rubis, diamants et perles, c’est



**ill.6.** F.X. Winterhalter (atelier de), *L'Impératrice Eugénie*, 1855, huile sur toile Châteaux de Versailles et de Trianon

<sup>5</sup> Archives Chaumet, commandes du 25 septembre 1851 et du 14 septembre 1852, *ibid.*, p. 247.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

bien cette mention des anneaux de mariage avec les noms gravés de Napoléon III et d'Eugénie qui retient l'attention. Sur l'un des premiers tableaux officiels représentant la nouvelle souveraine, le superbe portrait peint par Edouard Dubufe en 1853 et conservé au Palais de Compiègne, on peut deviner un anneau d'or à l'annulaire gauche (ILL.4). Parmi les splendides bijoux portés sur ce portrait par Eugénie (à signaler notamment l'ordre des Dames Nobles espagnoles de Marie-Louise d'Espagne), c'est un autre bijou qui attire le regard, celui porté en devant de corsage au milieu des longs rangs de perles, le fameux trèfle d'émeraudes et de diamants offert par Napoléon III, qui fut le bijou fétiche de l'Impératrice et dont histoire romanesque mérite que l'on s'y attarde.

L'épisode lié à ce présent eut lieu en décembre 1852 au palais de Compiègne où étaient invitées Eugénie et sa mère. Le préfet de Maupas, témoin direct de la scène, se souvient dans ses *Mémoires* que l'«on se racontait à l'oreille l'anecdote suivante»: «*Par une belle matinée d'automne, l'Empereur, accompagné seulement de quelques personnes, parmi lesquelles se trouvaient Mme et Mlle de Montijo, se promenait dans le parc de Compiègne. Les pelouses étaient couvertes d'une rosée abondante et les rayons du soleil donnaient à toutes les gouttelettes, qui chargeaient encore les herbes, des reflets et des transparences diamantées. Mlle Eugénie de Montijo, dont la nature était pleine de poésie, se plaisait à admirer les effets capricieux et magiques de la lumière. Elle avait fait remarquer, en particulier, une feuille de trèfle si gracieusement chargée de gouttes de rosée qu'on eût dit un vrai bijou tombé de quelque parure. La promenade finie, l'Empereur prenait à part le comte Baciocchi, qui, quelques instants après, partait pour Paris. Il rapportait, le lendemain, un délicieux bijou qui n'était autre qu'un trèfle dont chacune des feuilles portait un superbe diamant imitant des gouttes de rosée. Le comte, dont on connaissait le goût délicat, avait fait imiter, avec une rare perfection, la feuille admirée la veille par sa future souveraine, et, peu après son retour, le petit trèfle, qui avait toutes les apparences d'une bague de fiançailles, figurait sur l'élégant corsage de la belle étrangère* ». (...) et on peut dire que c'est de ce jour que les conjectures relatives au mariage prirent, pour l'entourage du Souverain, un caractère tout à fait affirmatif. »<sup>8</sup>.



ill.7. Jules Fossin (1808- 1869), Broche trèfle de l'impératrice Eugénie, 1853, émail et diamants Collection privée

<sup>8</sup> Charlemagne Émile DE MAUPAS, *Mémoires sur le Second Empire*, E. Dentu, 1885, Volume 2, p. 16–17.

C'est très exactement lors de la loterie de Noël tirée au palais de Compiègne qu'Eugénie gagne par ce concours de circonstances très "arrangées" un petit bijou imitant un trèfle, en émeraudes et en diamants, que le comte Bacciochi est allé quérir chez Fossin. Le geste est en effet perçu comme l'annonce des fiançailles. Depuis plus de trois ans que la jeune espagnole réside régulièrement à Paris, l'Empereur lui fait une cour assidue et multiplie les signes de la passion amoureuse. Le trèfle est le premier joyau qu'il lui offre. Parfaite incarnation du bijou de sentiment, il apparaît comme une déclaration publique. En dépit de l'hostilité de son entourage politique et de la famille impériale qui lui suggèrent une union avec une maison souveraine, Napoléon III suit son cœur et impose Eugénie. Il demande sa main le 15 janvier 1853 à la comtesse de Montijo et, contrevenant aux usages des cours européennes qui s'unissent entre elles, le souverain annonce son mariage le 22 janvier suivant dans un discours fameux prononcé aux Tuileries devant les corps de l'Etat réunis : "*J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices*" déclare-t-il. Le mariage civil est célébré le 29 janvier dans la salle du Trône des Tuileries et le mariage religieux le lendemain, 30 janvier, dans la cathédrale Notre-Dame de Paris.



ill.7. Jules Fossin (1808- 1869), Broche trèfle de l'impératrice Eugénie, 1853, émail et diamants Collection privée

Très attachée à ce délicat bijou témoin de sa romance avec l'Empereur et annonciateur de leur union, Eugénie le portait très régulièrement, au centre du corsage, comme dans le portrait d'apparat de Dubufe. Le trèfle figure aussi sur d'autres représentations officielles de l'Impératrice comme un buste sculpté par Georges Diébolt (Compiègne) (ILL.5) ou le célèbre portrait en pied de la souveraine par Winterhalter, si souvent répété (ILL.6). Alors qu'Eugénie resplendit en arborant les bijoux du trésor de la Couronne, c'est bien le petit trèfle que l'on aperçoit au centre du corsage. Chargés de créer, de codifier, les premières représentations officielles de la souveraine, ces artistes l'ont légitimement figurée avec les attributs du pouvoir et le trèfle d'émeraudes et de diamants prend ici toute sa dimension de cadeau pré-nuptial ayant valeur d'engagement.

Le motif du trèfle trilobé est à la mode à cette époque. La symbolique du trèfle à trois feuilles renvoie à la trinité chrétienne. Très pieuse, l'impératrice Eugénie fut sans doute sensible à cette allusion mais c'est bien la dimension sentimentale qui lui fit chérir cette petite broche. Madame Carette, dame du



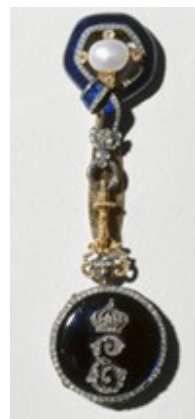
Palais de l'Impératrice, rapporte cet attachement si particulier d'Eugénie à ce bijou : « *Tous les soirs l'Impératrice était décolletée pour le dîner, et l'hiver elle mettait de préférence, lorsqu'elle était en petit comité, une longue robe de velours sombre ou de satin blanc uni, avec quelques bijoux, parmi lesquels se trouvait toujours le trèfle d'émeraudes et de diamants, premier présent de l'Empereur. Elle aimait cette simplicité, qui du reste lui seyait mieux que tout* »<sup>9</sup>.

Mais l'histoire du trèfle d'émeraudes ne s'arrête pas là. Conservée dans une collection privée, une broche trèfle en émail et diamants est parfois présentée comme le fameux trèfle d'Eugénie en dépit de l'absence des émeraudes attestées par tous les contemporains (ILL.7). C'est par la comtesse Antonia d'Atainville que le bijou est parvenu jusqu'à nous. Nièce de l'Impératrice, elle fut la compagne des dernières années de la souveraine déchu. Eugénie lui offrit une broche trèfle à la fin de sa vie, peut-être au moment du mariage d'Antonia le 7 juin 1900 avec Pierre Lescuyer d'Atainville. Après le décès de son époux en 1921, Antonia unit son destin à Félix de Baciocchi-Adorno, le secrétaire particulier de l'Impératrice de 1915 à 1920. Hasard singulier de l'histoire, Félix était le cousin du comte Baciocchi, celui-là même qui s'était rendu chez Fossin en décembre 1852 pour trouver le bijou porteur des sentiments de Napoléon III. La broche trèfle en émail appartient toujours à leurs descendants.

Il semble plutôt qu'il s'agisse d'une seconde version commandée par Eugénie elle-même. Le 21 février 1853, l'Impératrice commande en effet chez Fossin pour la somme de 1150 francs « Une broche portrait entourée d'un cercle et de rayons en diamants quatre émeraudes surmontées d'un trèfle en émail vert entouré de diamants »<sup>10</sup>. Les bijoux à portraits, c'est à dire ornés d'une miniature ou d'un camée à l'effigie de la personne désirée, connaissent alors une grande popularité. Malheureusement, on ne sait pas qui est figuré sur le portrait de cette commande. Eugénie, Napoléon III ? On peut en revanche supposer que le trèfle d'émail vert et de diamants qui le surmonte est bien celui qui est parvenu jusqu'à nous. Hypothèse renforcée par le fait qu'en janvier et



**ill.10.** Jules Fossin (1808- 1869), Missel du mariage de l'impératrice Eugénie offert par la princesse Mathilde 1853, or, argent, émail, émeraudes, rubis, diamants Collection privée



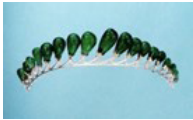
**ill.11.** Jules Fossin (1808- 1869), Montre châtelaine au chiffre de l'impératrice Eugénie 1853, or, argent, émail, perle, diamants Musée national du château de Malmaison

<sup>9</sup> Madame Henri CARETTE née BOUVET (1839–1926), *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, Paris, Paul Ollendorf, 1889–1891, 3 tomes, t. 1, p. 171.

<sup>10</sup> Archives Chaumet, Livre de facture H février 1853- mai 1861, p. 35–36.



**ill.12.** Joseph Chaumet (1852-1928), Diadème de la princesse Henckel von Donnersmarck, fin du XIXe siècle, or, émeraudes, diamants Musée du Qatar



**ill.13.** Diadème aux 19 émeraudes poires, vente Christie's Genève 16 novembre 1989.



**ill.14.** Bracelet articulé, diamants et émeraude de 7, 25 carats.



**ill.15.** Collier d'émeraudes Cartier de la reine Victoria- Eugénie

septembre 1853, l'Impératrice remet à Fossin sa " broche trèfle émeraudes et brillants " pour de petites soudures à la queue et à l'épingle <sup>11</sup>.

Et puis, l'histoire du trèfle d'émeraudes est connue, elle a été narrée par Madame Carette qui raconte qu'en fuyant Paris et la France en septembre 1870, l'Impératrice n'emporta qu'un simple anneau d'or au doigt (est-ce l'anneau du mariage ?) et une « épingle qui figurait un gros trèfle d'émeraudes entourées de brillants » dont elle précise que « jusqu'à la mort de l'Empereur elle la portait tous les soirs parmi ses autres bijoux, qu'elle que fût sa parure »<sup>12</sup>. Après la mort de l'Empereur en 1873, Eugénie renonça à porter des bijoux, tout au moins quand le deuil réglementaire fut passé, des bijoux de couleur. Le départ de son fils tant aimé pour le Zululand en 1879 lui fit reprendre le trèfle symbolique : « ayant considéré ce premier présent de l'Empereur comme le gage de tous les bonheurs de sa vie, elle ne pouvait se défendre d'y attacher une illusion superstitieuse. Le jour du départ du Prince Impérial pour le Zululand, l'Impératrice reprit le trèfle d'émeraudes et, jusqu'au 19 juin, elle eut soin de le porter », nous dit encore Madame Carette <sup>13</sup>. Après la mort tragique du Prince impérial, Eugénie renonça à ce qu'elle avait longtemps considéré comme un " talisman heureux " et sa " plus chère relique ". Elle l'offrit à la fidèle duchesse de Mouchy, dame d'honneur qui l'avait suivie en exil en Angleterre, comme un gage de bonheur et de tendre amitié, lui enjoignant de le porter chaque soir.

L'histoire du trèfle connaîtra un épilogue émouvant. Quand Eugénie commandera chez Chaumet en 1906 le diadème qu'elle souhaite offrir pour le mariage de sa filleule, Victoria-Eugénie de Battenberg, avec le roi d'Espagne Alphonse XIII, son choix se portera sur un modèle très en vogue à la Belle Epoque, deux ailes en diamants, sur lequel elle fera ajouter un motif central pouvant se détacher pour être porté en devant de corsage, un motif qu'elle chérissait tout particulièrement : un trèfle, composé de trois gros diamants<sup>14</sup> (ILL.9).

<sup>11</sup> Ibid. 19 janvier 1853 : « Soudé la queue d'une broche trèfle émeraudes et brillants » ; 14 septembre 1853 : « Soudé une épingle à une broche trèfle émeraudes et brillants ».

<sup>12</sup> CARETTE, op. cit, t.I p. 56.

<sup>13</sup> Ibid. p. 56-57.

<sup>14</sup> Archives Chaumet, commande du 2 janvier 1906, Livre de facture 1905- 1906, folio 78 ; négatif sur plaque de verre n°2906 daté du 24 février 1906.



Parmi les autres commandes joaillières connues passées par l'Impératrice avant le mariage, on peut citer un éventail en émail rouge et or chez Mellerio ou une monture d'ombrelle en émail vert enrichie de diamants provenant de chez Fossin<sup>15</sup>. Et c'est encore Fossin qui livre le missel de mariage offert à Eugénie par la princesse Mathilde, cousine de l'Empereur. (ILL.10) Contenant le texte enluminé de la messe du mariage ainsi que des textes édifiants sur le bon comportement d'une épouse et d'une mère, ce missel est protégé par une reliure ciselée en argent dont les plats portent une aigle couronnée d'un côté et la double initiale d'Eugénie serties de diamants sous couronne de l'autre. C'est une merveille que l'Impératrice conservera toute sa vie.

En dépit de ses relations privilégiées et anciennes avec Eugénie, Fossin, fidèle à la famille d'Orléans, refusa semble-t-il le titre de joaillier de l'Impératrice, laissant notamment la place à Lemonnier, à Kramer ou à Mellerio dont la souveraine prisait particulièrement les créations. Napoléon III en revanche continua à se fournir chez Fossin pour acheter des montres, des bagues et des bracelets, souvent ornés de son chiffre ou de celui de l'Impératrice, et destinés à être offerts en cadeaux. L'un de ces plus célèbres bijoux encore existants est conservé au musée national de Malmaison (ILL.11). Il s'agit d'une montre châtelaine au boîtier en émail bleu orné du chiffre E sous couronne en diamants, un présent de Napoléon III offert à Eugénie au tout début de leur mariage en 1853, et qu'à son tour Eugénie offrit à la comtesse de la Bédoyère, l'une de ses dame du Palais.

Qu'en est-il de la relation d'Eugénie à la joaillerie après la chute de l'Empire ? Le jour de la défaite, le 4 septembre, l'Impératrice quitta le palais des Tuileries avec un simple anneau d'or et son trèfle d'émeraudes, tandis que les Joyaux de la Couronne étaient déposés à la Banque de France. Eugénie avait auparavant pu faire parvenir ses bijoux personnels à la princesse Pauline de Metternich par l'intermédiaire de la duchesse de Malakoff et de Madame Pollet. Dans ses *Souvenirs*, Pauline de Metternich se remémore avoir caché "ces remarquables diadèmes, ces parures, ces devants de corsage, ces perles, ces bracelets et ces broches, ces boucles d'oreilles, ces ran-



**ill.16.**  
*L'impératrice Eugénie, photographie vers 1865*



**ill.17.** *Diadème des ducs d'Albe*



**ill.18.** *Trois épingles au chiffre d'Eugénie, cliché n°3009, format 9x12, prise de vue 26 juillet 1906. Archives Chaumet*



**ill.19.** *Pendentif et médaillon de l'impératrice Eugénie, deuxième moitié du XIXe siècle, or, argent, perles, diamants, camée saphir Albion Art collection*

<sup>15</sup> AN O5 2301, dossier du mariage de l'Empereur, cité par Catherine Granger, *L'Empereur et les arts. La liste civile de Napoléon III*, Paris, Ecole des Chartes, 2005, p. 134.



**ill.20.**  
Médaille Amitié



**ill.21.**  
Médaille Coeur

gées de solitaires, ces ferrets de diamants, ces aigrettes et ces pierrieres de toutes sortes »<sup>16</sup>. Grâce au comte Rodolphe de Montgelas, secrétaire de l'Ambassade d'Autriche, cet écrin personnel put traverser la Manche et fut déposé à la Banque d'Angleterre à Londres. Même si les banques lui accordèrent des prêts importants, Eugénie se vit alors contrainte de vendre ses propriétés en Espagne et de céder ses bijoux pour assurer le train de vie de la famille impériale dans l'exil. Cette vente fut orchestrée par Christie's à Londres le 24 juin 1872. La vacation comportait 114 lots de joaillerie ou de pierres précieuses et 9 lots d'éventails et ombrelles. Elle rapporta 45.000 livres-or ou 1.125.000 francs-or de l'époque. Les principaux acheteurs furent les joailliers Phillips et Garrard et Monsieur Rothschild<sup>17</sup>. Outre la splendeur des diamants et des perles, la vente révéla de nombreuses et magnifiques émeraudes, gemmes adorées par l'Impératrice et assez peu représentées dans les Joyaux de la Couronne. Certaines peuvent être identifiées dans des bijoux postérieurs comme dans le sublime diadème réalisé par Chaumet à la toute fin du XIXe siècle pour la princesse Henckel von Donnersmarck (**ILL.12**). Les 11 émeraudes taille poires polies proviennent très certainement de la vente de 1872 tout comme celles passées en vente chez Christie's le 16 novembre 1989 à Genève provenant des collections Rothschild<sup>18</sup> (**ILL.13**). D'autres bijoux peuvent aussi prétendre venir de la collection de l'Impératrice tel un bracelet articulé en diamants avec une émeraude de 7, 25 carats, vendu à un membre de l'establishment anglais<sup>19</sup> (**ILL.14**) ou de splendides colliers d'émeraudes dont celui porté par la reine Victoria-Eugénie et réalisé par Cartier à partir des émeraudes qui avaient été offertes par l'Impératrice à sa filleule (**ILL.15**). On peut encore signaler une croix taillée dans une seule émeraude ayant appartenu à la reine Isabelle II d'Espagne, donnée à Eugénie, qui l'offrit ensuite à Béatrice, la plus jeune fille de la reine Victoria (**ILL.16**). Passé à sa fille Victoria-Eugénie, cette croix aurait été vendue par Alphonse XIII durant l'exil.

<sup>16</sup> Cité par Catherine GRANGER, op. cit., p. 377.

<sup>17</sup> Bernard MOREL, *Les Joyaux de la Couronne*, Fonds Mercator, 1988, p. 354.

<sup>18</sup> *Ensemble important de bijoux en diamants et émeraudes vendus au profit de l'une des Fondations de bienfaisance de feu Madame James A. de Rothschild*, Christie's Genève, 16 novembre 1989, lots 660, 661, 666.

<sup>19</sup> Diana SCARISBRICK (dir.), *Parures de pouvoir, joyaux des cours européennes*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2007, p. 241.

En 1871, 1872, et 1873, on sait aussi que le comte Clary traita au nom d'Eugénie pour des ventes importantes avec le joaillier Kramer et qu'il négocia avec Rothschild qui fit vendre certaines pièces aux Etats Unis. Madame Carette elle-même évoque la vente du collier de perles porté par la souveraine le jour de son mariage. Après 1874, la République française leva par arrêté parlementaire le séquestre mis sur les biens de la famille impériale et Eugénie put recouvrer une grande partie de ses revenus, suffisamment pour entretenir la propriété de Farnborough Hill et poursuivre ses œuvres de charité. Désormais, l'Impératrice n'utilisera de la joaillerie que pour des présents destinés à des fidèles, des proches, ou à l'occasion des mariages dynastiques. On peut noter par exemple une plume en diamants offerte à la future reine Mary pour ses noces en 1893, un grand saphir au prince Murat, une broche en rubis pour une petite-fille de Victoria à l'occasion de son union avec le prince héritier de Suède ou encore le fameux diadème des ducs d'Albe (ILL.17). Et c'est ainsi que 47 ans après sa dernière commande chez Fossin, Eugénie renoue avec le joaillier devenu depuis Chaumet (qui d'ailleurs s'installera en 1907, étonnante coïncidence, au 12 de la place Vendôme, là où elle résidait avec sa mère en 1851 !). Elle y fait l'acquisition d'un diadème demi soleil en diamants avec en son centre un saphir (la facture est acquittée en date du 23 décembre 1905 pour 3000 francs) et surtout du diadème ailes au trèfle pour le mariage de sa filleule Victoria-Eugénie, qui sera payé comptant le 3 novembre 1906 pour 13 050 francs<sup>20</sup>. En juillet 1906, elle commande trois épingles à son chiffre sous couronne, l'une en diamants et les deux autres en émail, épingles très probablement destinées à des cadeaux comme sous l'Empire (ILL.18)<sup>21</sup>.

Les bijoux continuent en effet d'être pour Eugénie un moyen de remercier ceux qui l'ont aidée dans cet exil marqué par tant de drames et de souffrance. C'est ainsi qu'elle se séparera d'un merveilleux bijou pour dire son infinie reconnaissance à sir et lady Burgoyne, ce couple britannique qui accepta le 6 septembre 1870, alors qu'elle tentait de fuir la France à la chute de l'Empire, de la faire passer en Angleterre à bord de leur goélette la *Gazelle* (ILL.19). Ce pendentif et sa chaîne en or devaient être particulièrement précieux pour la souveraine puisque le couvercle du médaillon surmonté du double chiffre E sous couronne impériale est serti d'un camée de saphir représentant la reine Hortense en muse jouant de la lyre, magnifié par la bordure de diamants et la couronne de lauriers en perles et diamants. Bijou familial—le camée a certainement été légué par Hortense à son fils Napoléon III, le pendentif est aussi un bijou sentimental qui contient la photo d'Eugénie à l'intérieur du médaillon. Témoig-

<sup>20</sup> Archives Chaumet, Livre de factures A Londres p. 78 et 110. Commande du 2 janvier 1906 « Sa Majesté l'Impératrice Eugénie, Farnborough Hill »: « Un diadème ailes diamants centre trèfle diamants pouvant se porter en devant de corsage à volonté. Prix indiqué de 10 050 francs ».

<sup>21</sup> Archives Chaumet, Livre de factures O septembre 1905 - octobre 1911, p. 592.

ner de ses sentiments au-delà de la reconnaissance devient bien l'une des fonctions que l'Impératrice en exil assigne à la joaillerie. Loin de la représentation mondaine et de la magnificence des cérémonies officielles d'antan, les bijoux sont devenus des porteurs de messages. Offert par la reine Victoria à l'impératrice Eugénie le 10 août 1857 et contenant une mèche de cheveux, un médaillon *Amitié* en or et turquoise passe ainsi à sa chère Victoria-Eugénie qui elle-même en fit don à sa filleule Cayetana, duchesse d'Albe, à l'occasion de la naissance de sa fille cadette Eugénie, duchesse de Montoro, en 1968. **(ILL.20)**

C'est avec le célèbre pendentif cœur que nous concluons cette évocation de la relation très sentimentale d'Eugénie à la joaillerie **(ILL.21)**. Passé en vente le 27 novembre 2019 chez Christie's à Londres, en même temps qu'une paire de boucles d'oreilles en perles de l'Impératrice, ce charmant et délicat bijou, pavé de rubis et de diamants, conserve une mèche de cheveux de Napoléon III visible au revers. Si les sources nous manquent pour raconter les origines de ce petit joyau, sa symbolique suffit à rappeler la femme de cœur que fut Eugénie.